Larbi Bennacer

# Je renaîtrai de mes cendres…

EDILIVRE

EXTRAIT

# Préambule

Certains d'entre nous naissent porteurs de tout ce qu'il faut pour un destin grandiose. Ce sont les circonstances, bonnes ou mauvaises, qui déterminent les tournures finales que prendront leurs vies. Naître au mauvais endroit, arriver au mauvais moment, croiser les mauvaises personnes, faire les mauvais choix… Ces facteurs et bien d'autres encore, sont ceux qui concourent à l'infortune de ceux qui, normalement, ont tout pour réussir.

Il en est de même pour les pays. Le continent, la nature du sol et du sous-sol, la position géographique, l'appartenance idéologique et confessionnelle, les choix politiques, la qualité de la gouvernance, sont des éléments déterminants, capables de propulser le pays vers la modernité et le progrès, ou de le maintenir en apnée, le tirant vers le bas tels de pesants boulets.

Outre ces facteurs, naître riche ou pauvre, beau ou disgracieux, sain de corps et d'esprit ou malade, peut influer considérablement sur le cours de nos vies. Toutefois, il en est un qui, dans certains pays, pèse plus lourdement que les autres sur le cours d'une vie : C'est

EXTRAIT

celui de naître femme dans une société rétrograde, où les tabous et les préjugés l'emportent sur l'égalité des chances et le droit de vivre libre, en accord avec sa conscience et sa conception des choses.

Si la lutte pour l'égalité et le droit au respect est déjà assez difficile, dans des sociétés où la liberté d'expression a réellement cours, elle l'est encore beaucoup plus dans celles où la femme a un seul droit : vivre et se taire !

Tous les moyens sont bons, pour maintenir la tutelle sur la femme, dans ce monde fait par l'homme, pour l'homme. Ce sont ceux-là mêmes qui, par leurs comportements sociaux, sont les moins dignes de respect, et qui traitent la femme sans égards ni considération. Et ce sont souvent eux qui entretiennent l'enfer sur terre, pour celles qui sont nos mères et nos sœurs ou nos épouses.

EXTRAIT

# PRIÈRE

Debout sous un auvent sans parapluie,
Dans la froideur d'un hiver qui gronde,
Je fus pris d'une nostalgie profonde,
En pensant au soleil qui s'est enfui.

La douceur d'une belle nuit d'été,
Quand je vois souffler la fraîche brise
Sur ton ravissant regard qui frise,

Où les vagues viennent se refléter…
Une vaste étendue de sable fin,
Où des éphèbes étendus côtoient
Quelques nymphes, rescapées des fatwas,

Dans mon cher pays qui revient de loin…
Le son cristallin d'un beau sourire,
D'un gosse qui n'a connu ni les bombes,
Ni les mères qui pleurent sur les tombes

Et qui croit encore en l'avenir…
Une faune qui repeuple des forêts,
Transformées par les hommes en maquis,
Le temps de détruire tous nos acquis,

EXTRAIT

Puis jouir du pardon dû aux égarés…

Un pays qui renaît de ses cendres,
Dans un climat de profonde crise,
Avec le printemps arabe pour hantise,

Et un espoir perdu qu'il veut rendre…
Les yeux mi-clos, j'y pense et me dis :
Puissent nos décideurs avoir du cœur
Et, de pilleurs, se muer en sauveurs,
Pour relancer nos rêves de jadis !

EXTRAIT

# Première partie

## La décennie noire

EXTRAIT

EXTRAIT

Sous l'haleine brûlante d'un infernal mois d'août déterminé à se surpasser, l'euphorique Hourya planait telle une hirondelle sur les dernières cases de la marelle, poussant à cloche-pied un palet, constitué d'une boîte de tabac à chiquer ronde remplie de sable. Elle était imbattable, à ce jeu-là, même contre des filles plus âgées qu'elle. Son seul handicap était une vieille sandalette devenue trop petite, dont les lanières, qui n'atteignaient plus les boucles depuis quelque temps, pendaient des deux côtés de ses petits pieds. Au moment où elle allait asséner le coup de la victoire à la petite boîte en aluminium cabossée, son pied glissa dans le visqueux liant que sa transpiration, en s'amalgamant avec la fine poussière, avait formé à l'intérieur de l'inconfortable sandalette. Elle se retrouva par terre, au milieu des rires d'un groupe de garçon qui jouait non loin de là.

– Elle ne porte pas de culoootte ! Elle ne porte pas de culoootte ! cria un galopin en sautillant autour d'elle, imité aussitôt par les autres crasseux lutins qui l'entouraient.

Mort de honte, le fier objet de la risée générale ramena un pan de sa jupe sur son intimité trahie par la facétieuse fortune, puis, luttant contre la digue de ses larmes d'enfant

EXTRAIT

qui menaçait de céder, ramassa sa dignité meurtrie en même temps que la maudite sandalette et gicla vers la porte de la grande maison aux nombreux voisins, abandonnant la partie et sa meilleure amie.

L'enfant de sept ans qu'elle était, découvrait pour la première fois le paradoxe des poches : plus celles-ci sont vides plus elles sont lourdes de conséquences, pour la fierté et le rang social. Traversant la vaste cour commune, elle survola l'escalier qui menait au premier étage et alla se terrer dans le fatras de carton, bidons et chaises cassées, couvert d'une bâche usée dont personne ne saurait deviner la couleur initiale, qui jalonnait depuis des années une frontière sacrée, entre l'espace vital de sa famille et celui des djijlis[1], qui partageaient l'étage avec eux.

Elle essayait tant bien que mal de tordre le cou à son chagrin, lorsqu'elle fut débusquée par la fille des voisins, une planche à linge d'une vingtaine d'années, irritante comme un chancre, dont les cheveux roux partaient en vrille à l'assaut de l'espace vital, comme s'ils voulaient l'occuper à eux seuls.

– Sors de là, vilain lézard ! dit-elle d'une voix urticante, en fixant un regard corrosif sur la pauvre enfant mise à mal par la pauvreté.

Hourya jeta sur la carotte flétrie un regard dégoûté et quitta sa cachette.

Elle attendit que son frère aîné, de huit ans plus âgé qu'elle, eût quitté la cuisine et alla s'accrocher à la gandoura de sa mère. Celle-ci jeta sur elle son tendre regard las puis retourna à ses oignons.

– Pourquoi tu ne vas pas jouer dehors ? lui demanda-

[1] Habitants de la ville côtière de Djijel, au Nord-est du pays.



EXTRAIT

t-elle, l'air absent.

Hourya leva les yeux vers le monument de patience et de bonté qu'était sa mère, sembla hésiter puis baissa la tête et se blottit contre cette dernière.

– Mamma, pourquoi je n'ai pas de culotte ? demanda-t-elle, le regard au sol.

Surprise par la question, la belle Zohra fixa la foisonnante chevelure claire de sa fille, y glissa une main distraite et bienveillante et se replongea dans sa marmite.

– Tout à l'heure, je suis tombée en jouant à la marelle… dit-elle d'une voix chevrotante. Tout le monde a vu… ajouta-t-elle en serrant encore plus fort la taille de sa mère.

– Mais nooon ! dit la douce femme en se penchant sur sa fille, réalisant l'ampleur de sa détresse. Tu te fais des idées seulement.

– Non, je ne me fais pas des idées, Mamma, insista-t-elle. Les garçons ont ri et tourné autour de moi en scandant, devant les voisins, que je ne portais pas de culotte ! lui confia-t-elle d'une voix chargée de tristesse.

L'humiliation que ressentait sa fille déteignit sur son humeur. Elle lui prit la tête des deux mains et la plaqua contre son ventre. L'incapacité de mettre les enfants à l'abri de ce genre de meurtrissures de l'âme, est la pire des flagellations pour les parents. Le sentiment d'impuissance qui la crucifiait était d'autant plus grand que le matin même, avant de partir arracher au port de quoi apaiser cinq ventres boudés par la satiété, son mari s'était défoulé sur elle. La cause des abrasions conjugales, qui se terminaient toujours par des blessures profondes, était justement les enfants. La rentrée des classes étant imminente, il lui avait suffi de rappeler au pauvre Amar

EXTRAIT

que son aîné avait besoin d'un manteau et sa fille d'une paire de chaussures, pour essuyer ses terribles explosions verbales. Il était toujours d'humeur massacrante, au dernier tiers du mois. Elle avait appris à gérer par la prévenance et l'astuce cette partie enflammée du mois, que les damnés du labeur jugent pesante, voire de trop, mais qu'ils continuent quand même à subir telle une pénitence, faute d'empire sur l'ordre des choses.

Elle ne lui en voulait pas. Elle savait que, n'eussent été l'orgueil et le devoir sacré de garder le nez au ciel, et les têtes de sa petite famille au-dessus de l'écume amère d'un quotidien sans merci, les naufragés sociaux de son espèce se seraient allongés sous le premier pont venu, épargnant à leurs corps les morsures d'une exploitation par l'employeur, dont l'ingratitude frustrait plus que l'injustice du sort.

Amar la blessait toujours sans le vouloir. Mais, même si l'éducation rigide des infortunés de son milieu interdisait au cœur de son homme de s'épancher, elle sentait toujours la force désespérée de son amour muet pour elle, et lui servait volontiers d'exutoire, à ses moments de déferlante rage contre l'adversité. Que faire d'autre ? Il n'avait qu'elle à qui crier sa douleur et évacuer une partie du trop-plein de rage qui gonflait son cœur jadis aimant. Elle avait parfois même l'impression qu'il n'attendait que ça : qu'elle s'aventurât à nommer l'un des nombreux maux sur lesquels son instinct de survie faisait l'impasse, pour ouvrir grande sa bouche, soupape de son cœur, et dégager un peu de cette pression cumulée qui menaçait toujours de l'emporter avant son heure.

Elle ne lui voulait que du bien, à son pauvre homme mis à mal par le prix du pain. Elle l'avait connu plein de

EXTRAIT

rêves irisés et d'un candide enthousiasme, de ceux qui font déplacer des montagnes. Il ne restait plus rien de ce sourire qui accentuait la profondeur de ses fossettes et plissait ses grands yeux au point de les faire disparaître dans une traînée de cils interminables. Dieu, comme elle aimerait revoir ce sourire, qui emplissait son cœur d'émoi, rehausser de nouveau les traits de son infortuné compagnon. La vie tient rarement ses promesses, pensa-t-elle avec un soupir en deux temps.

– Je vais voir ce que je peux faire, ma princesse, dit-elle en lui souriant avec douceur, avant de rediriger son attention vers sa marmite. Va jouer, maintenant !

Hourya lui sourit à son tour et alla s'asseoir derrière elle, dos au mur, les genoux ramenés vers son menton. Le sourire plein d'indulgence, qui resta figé sur ses traits d'enfant, était révélateur d'une maturité précoce. La progéniture qui pousse dans un terreau d'épreuves mûrit beaucoup plus vite.

*
*  *

Vers dix-huit heures, Amar ramena à la maison un corps beaucoup plus vieux que ses quarante berges, brisé par la besogne et poussé tellement près du point de rupture, qu'il promettait un imminent jet de l'éponge. Irrité par les cris stridents de sa fille, il balança un maladroit coup de pied vers Farouk, son jeune garçon de deux années plus âgé que Hourya, qui rata sa cible, contribuant à aggraver le mal lombaire dont il se plaignait depuis quelques semaines déjà. Le très remuant petit diable n'arrêtait pas de terroriser sa sœur avec un gros cafard

EXTRAIT

auquel il avait ôté les ailes et la moitié des pattes.

Zohra, qui était dans l'autre pièce, accourut vers son mari en entendant son râle de douleur. Précédant la tempête, elle poussa ses enfants dans la cuisine et retourna vers lui.

– Assieds-toi, Amar. Je vais t'apporter une cuvette d'eau chaude pour tes pieds…

– Mes pieds peuvent attendre, l'interrompit-il, le visage déformé par la souffrance et la fatigue. C'est le bas du dos qui ne me laisse plus aucun répit !

– Viens, dit-elle en le poussant gentiment vers leur chambre. Je vais te le masser… tu te sentiras mieux !

Après quelques minutes de massage à l'huile d'olive, il l'arrêta. Le délicat mouvement des doigts semblait accentuer la douleur. Résignée, elle se redressa et rejoignit les gosses à la cuisine.

Le discret Dalil, son fils aîné, vint se dresser devant elle. Ponctuel comme le chant du coq, il annonçait par sa silencieuse présence l'heure du dîner. Elle acheva de tresser les cheveux de Hourya et alla réveiller son mari. Le temps pour lui de faire ses ablutions et sa prière du soir, elle aura dressé la meïda[2].

Peu de temps après, le taciturne aîné essuyait le parcimonieux duvet de sa jeune barbe et s'alignait sur son père, prêt à régler sa prière sur la sienne.

Son farouche géniteur lui décocha un regard à la dérobée et commença les préambules. La piété était l'une des rares satisfactions que lui apportait la relève qu'était son fils, ce relais génétique peu prometteur, taciturne fiasco scolaire, dont les neurones n'ont pas réussi à se

[2] Meïda : table basse, généralement ronde.



EXTRAIT

hisser à la hauteur du rêve de réussite qu'il nourrissait pour lui.

Ayant déclaré forfait en neuvième année scolaire, ce garçon filiforme et timide, dont le niveau était en deçà de toutes les conditions requises pour un emploi de bureau, ne pouvait même pas aspirer à faire le portefaix comme son père. Il passait sa journée au coin de la rue avec les perdants de son acabit, ou à la mosquée du quartier, et ne rentrait à la maison que contraint par l'appel d'un ventre qui le faisait flirter en permanence avec l'inanition.

Une fois la meïda débarrassée et la vaisselle lavée et rangée, Zohra déploya le grand tapis, aligna dessus les peaux de moutons, les couvertures et les draps de fortune, patchworks multicolores, qui servaient de couche à ses enfants, et se retira dans sa chambre, laissant Dalil préparer son propre coin, à la cuisine où il dormait depuis que ses regards avaient perdu leur innocence, lui valant l'interdiction de l'accès du hammam avec sa mère. Quatre ou cinq ans s'étaient déjà écoulés, depuis lors, pensa-t-elle, incrédule.

Seul le léger bruit régulier, pareil à celui du papier qu'on froisse, qui émanait de la bouche grande ouverte d'un Amar mort d'épuisement, permettait de différencier sa dépouille vivante de celles bonnes à livrer aux vers. Zohra observa un instant les ravages causés par la vie sur le corps de son homme, attendrie et effrayée à la fois, puis alla écarter la tenture qui séparait sa chambre de celle des gosses et jeta un dernier coup d'œil sur leur modeste espace de repli pour la nuit. Rassurée, elle les bénit et retourna à son coin du matelas. Le vieux sommier rouillé, récupéré par Dalil sur le trottoir d'un quartier huppé, laissa échapper une plainte quasi humaine, en ré mineur, qui eut

EXTRAIT

une réplique en sol lâchée par Amar, en changeant de posture.

Son kit de couture, qui consistait en une vieille chaussette de laine démesurément large où elle fourrait tout ce qui pouvait lui servir à rapiécer, ourler ou ajuster les vêtements des petits, était posé sur son oreiller. Elle l'avait laissé là avant d'aller dresser la meïda. Elle tendit la main vers une pile de linge propre, à un pas d'elle, qui attendait le « bon à ranger » du pesant fer à repasser en fonte, et prit le seul jupon qu'elle avait. Amar l'avait acheté au début de leur mariage, avec deux ou trois autres pièces, au marché aux puces. C'était l'unique vêtement en dentelle qu'elle avait eu le plaisir de porter, dans sa vie. Il devait appartenir à quelque riche rombière rappelée au ciel. Depuis l'arrivée des gosses, l'attention du couple et ses maigres moyens furent mobilisés afin d'assurer à ces derniers le minimum nécessaire à la survie.

Elle écrasa une larme sur la délicate étoffe usée, détourna le regard et donna un coup sec qui raccourcit le jupon de trente centimètres. L'étoffe mille fois lavée et repassée avait cédé avec une déconcertante facilité.

Une fois l'ourlet fait, le jupon lui arrivera au-dessus du genou. Hourya n'exposera plus jamais ses parties intimes aux regards moqueurs, pensa-t-elle, pour se consoler.

Le morceau de tissus suffisait amplement pour confectionner deux culottes, mais le bout d'élastique qu'elle avait récupéré sur un short en lambeaux de Dalil n'était pas assez long, pour ça. Pour la deuxième culotte, elle dut utiliser un lacet récupéré sur une vieille chaussure de son mari, tellement usée et lestée de clous et de couches de pneu de vélo, par le cordonnier du quartier, en guise de semelle, qu'ils durent la jeter. Vers minuit, elle alla poser

EXTRAIT

les deux petites culottes pliées sur l'oreiller, à quelques centimètres du nez de sa fille.

Le lendemain matin, au saut du lit, Hourya fit irruption dans la cuisine le visage transfiguré, prête à crier sa joie. La vue de Dalil, debout à côté de sa mère, stoppa net son élan. Les deux minuscules bouts d'étoffe pliés en main, elle balada son regard de l'un à l'autre, indécise. Son frère aîné l'avait toujours intimidée par son hermétisme.

Zohra mit fin à sa gêne en la poussant hors de la cuisine.

– Tu les as essayées ? chuchota-t-elle, une fois dans la chambre.

– Non, répondit-elle, la lueur d'excitation encore perceptible dans ses yeux crottés.

– Qu'est-ce que tu attends, pour le faire ? demanda-t-elle, en souriant attendrie.

*

* *

Le soir venu, Amar regagna son foyer et base arrière, un large sourire illuminant sa face. Comme à chaque jour de paye, il avait les mains encombrées de sachets. Il se dégagea de l'étreinte de Farouk, son préféré, et se dirigea vers sa chambre.

Zohra lui emboîta le pas et tira le rideau derrière elle, laissant Hourya et ses frères se consumer de curiosité. Dalil, qui à l'arrivée de son père devait être dans le quartier, collé aux lèvres de garçons plus âgés qui promettaient de changer le monde, faisant rêver les plus boutonneux, était rentré, ferré par la perspective de trouver dans les achats quelque chose pour lui. L'attente sembla

EXTRAIT

interminable.

Émue aux larmes, à la vue d'un jupon presque neuf et d'une paire de mules, Zohra rougit et se laissa aller contre son mari, assis sur le lit à côté d'elle, qui lui avoua avoir suivi tous ses gestes, la nuit où, à la mourante lumière de l'unique lampe de quarante watts, elle avait sacrifié son jupon pour protéger une jeune pudeur à laquelle il n'avait pas pensé.

Lorsqu'elle écarta enfin le rideau et s'encadra dans la porte, Farouk et Hourya coururent l'assaillir. Elle les enlaça de ses mains chargées et les poussa vers la cuisine. Traînant le pas et son orgueil naissant derrière, Dalil les suivit.

Sous les regards fiévreux de sa progéniture, elle glissa la main dans l'un des sachets et sortit une paire de chaussure racornie. Le regard de Farouk s'illumina. Telle la langue d'un lézard aux aguets, sa main jaillit de sous la table et s'empara des chaussures.

– Donne-moi ça… Ce n'est pas pour toi ! dit sa mère en reprenant la vieille paire de chaussures. Elles sont pour Hourya, ajouta-t-elle en les tendant à sa fille.

– Mais… Ce sont des chaussures de garçon ! s'écria le gamin déçu. Et en plus, elles sont trop grandes pour elle !

– Qu'est-ce que tu en sais, toi, petit morveux ? ! rétorqua-t-elle, en passant la main sur les cheveux de sa fille, pour la rassurer. Le regard de celle-ci indiquait, en effet, que les paroles de son frère avaient fait mouche. Tu pourras les porter au moins pendant deux ans, enchaîna-t-elle, redirigeant son attention vers Hourya. Dalil va te les cirer, poursuivit-elle en se tournant vers son aîné, pendant qu'elle sortait d'un autre sachet un blouson d'aviateur en cuir élimé dont la couleur marron avait presque entièrement disparu. Elle le lui tendit en même temps qu'une boîte de cirage.

EXTRAIT

Tiens ! Ton père dit qu'il faut copieusement l'enduire de cirage et le lustrer, pour le protéger de la pluie… Tu donneras en même temps un coup de brosse à la chaussure de ta sœur !

– Mais… Le cirage est de couleur marron, alors que mes chaussures sont noires ! protesta Hourya.

– Elles étaient noires, rectifia la mère. Tu ne vas pas nous faire une jaunisse, pour ça ! ajouta-t-elle en se levant.

– Et moi ? s'écria Farouk.

La pauvre Zohra se tourna vers lui, le cœur serré, soupira et disparut dans sa chambre, sanctuaire qu'aucun des gosses n'oserait profaner, sans y être invité.

Quelques minutes après, Amar se dressa devant eux. Il prit Farouk par la main et sortit. Ils retournèrent à la maison un quart d'heure plus tard.

Dès que son père eut disparu derrière le rideau de sa chambre, Farouk alla faire éclater les bulles d'un chewing-gum fleurant bon la fraise sous le nez de sa sœur, pour la narguer, puis remarquant la paire de chaussures à son pied, il éclata de rire.

– Tu ressembles à une paysanne, avec ces tatanes !

Ce fut là une boutade dont les glandes lacrymales de la coquette Hourya auraient pu faire l'économie. Elle le toisa dédaigneusement et courut à la cuisine enfouir son amour-propre dans le dos de sa mère, qu'elle ceintura.

*

*  *

L'année scolaire s'étirait à n'en plus finir. Sa partie hivernale donnait l'impression d'être partie pour s'étaler sur une bonne partie du printemps. Fidèle à lui-même,

EXTRAIT

l'hiver, d'une rigueur sans précédent, traînait les couches les plus démunies, moins armées pour affronter le froid, dans un bourbier que même les occasionnelles visites consenties par le soleil à certains quartiers oubliés du bon Dieu, ne parvenaient pas à assécher.

Réalisant que le dos d'Amar, chaque jour un peu plus capricieux, se dressait infranchissable, sur le chemin des salutaires heures supplémentaires qui lui permettaient de combler le gouffre du traître dernier tiers du mois, Zohra dut improviser. En guise d'imperméable, pour sa fille, elle dut grossièrement bricoler une vieille veste de toile devenue trop petite pour Dalil et, pour lui protéger les cheveux, n'eut d'autre choix que celui de lui couvrir la tête avec un foulard en nylon vert, noué sous le menton les jours de grand froid ou de pluie.

La brave fillette encaissa stoïquement cet outrage supplémentaire à son joli minois. Bien que charmante et très élancée, son accoutrement lui valut de devenir la risée de son école. En effet, ajoutés à ses drôles de chaussures, ses vêtements en faisaient un modèle réduit des diseuses de bonnes aventures qui, aussitôt les rigueurs de l'hiver passées, envahissaient certains quartiers, prédisant aux démunis l'imminence de la prospérité, aux malades le retour de la vigueur et aux solitaires, amour et bonheur.

Pour échapper aux sarcasmes de ses camarades, elle évitait autant que possible la cour de récréation, à part aux moments de s'aligner pour monter en classe. Elle attendait toujours à distance et ne rejoignait les rangs qu'en voyant arriver la maîtresse. Malgré ça, dès que cette dernière avait le dos tourné, les moqueries fusaient de partout. Pour certains elle était « Cosette », pour d'autres « Carabosse », et pour les plus méchants, elle était la cible privilégiée

EXTRAIT